

chose de la nature militaire et vigoureuse de ses ancêtres. Dans sa jeunesse, son beau-père le comte d'Aure, était grand amateur de chevaux. Un jour, Mme Sand engagea Mme Blanc à lire cette charmante première production de Cherbuliez : *Un cheval de Phidias*. Celle-ci en fit une revue pour un journal de "sport" français. "George Sand," dit-elle, "envoya ma revue à l'auteur à mon insu, et Cherbuliez renvoya un billet de remerciements au bureau de *La France Hippique*, pensant que c'était le travail d'un des rédacteurs. Je répondis sans lui révéler mon identité, et si mes lettres l'intéressèrent, c'est principalement parce que j'avais été mis au courant de mon sujet par la connaissance achevée, à propos des choses équestres, qu'avait mon beau-père, un des écuyers les plus renommés de la France. Voilà comment je fus en correspondance avec Cherbuliez pendant plus de vingt ans, avant de faire connaissance avec lui personnellement. J'ai encore de sa main deux ou trois lettres précieuses que je garde soigneusement, surtout la dernière adressée à M. d'Aure, qui enfin lui fit part du secret si bien gardé."

Cet incident nous donne une idée de sa vie, en dehors de son cabinet de travail. Elle était alors une équestrienne distinguée, ayant de beaux chevaux à sa disposition, et le meilleur des cavaliers. Installée, maintenant, au vieux palais de St-Cloud, elle prenait part aux gaietés de la cour, à Fontainebleau ou à Paris. Après la mort de son beau-père, elle devint une marcheuse intrépide et a toujours continué la bonne habitude. On déjeunait au grand air, vers les onze heures et demie. Après déjeuner, ayant disposé de tous travaux littéraires, on se mettait en route pour la forêt de Fontainebleau, chaque coin lui étant aussi familier que le pavé de la rue Grenelle ; on marchait de midi au crépuscule ; on s'asseyait sous les beaux arbres ; puis on se reprenait à marcher, pendant qu'elle peuplait la forêt d'histoires, ayant rapport à cette région romanesque ; ou elle lisait, puisant de son trésor enchanteur, des lettres non publiées de George Sand. Mme Blanc ne ressentait jamais de fatigue, le lendemain, et elle était prête à recom-

mencer ses promenades et ses causeries.

En février de l'année 1883, elle publia tout un travail dans la *Revue des Deux Mondes*, sur les romans de la Nouvelle Angleterre, de Mlle Jewett, où elle montra une connaissance si pénétrante et un talent littéraire si extraordinaire, une appréciation si sympathique, d'un pays, au-delà de toute connaissance pratique de l'écrivain, que Mlle Jewett écrivit un mot de reconnaissance à l'inconnu "M. Th. Bentzon," pour lui exprimer son plaisir. Quand Mme Blanc écrivit une charmante réponse féminine, et que les choses furent mises au clair, une correspondance s'établit, entre les deux femmes, qui fut le commencement d'une longue amitié.

Mme Blanc demeurait seule, alors. Sa mère venait de mourir, avant que les années eussent touché à ses dons charmants, ou à son talent remarquable, laissant à sa fille la tâche de faire face au côté pratique de la vie, dont elle n'avait jusqu'alors fait aucune expérience. Le fils unique de Mme Blanc, un savant et un voyageur, qui s'était déjà fait une renommée, était souvent absent dans l'Orient. Sa vie était sans doute bien remplie, mais quand, dans la vie d'une femme, les affaires ont-elles jamais pris la place des affections et des soins d'un intérieur ?

Quelques années auparavant, Mme Blanc avait déjà présenté Aldrich au monde français des belles lettres. Elle avait traduit *Marjorie Daw*, et l'avait publié dans la *Revue*, signé du nom seul de l'auteur, ce qui était une habitude pour des traductions ; c'est ainsi que tout un monde de lecteurs a fait connaissance avec les œuvres de Aldrich. Avant cette époque, elle en avait fait autant pour Bret Harte. C'est pourquoi, en 1893, quand arriva le moment où Mme Blanc vint en Amérique, elle y avait déjà beaucoup d'amis et de lecteurs, et ne pouvait se sentir étrangère.

Rien de plus intéressant que de noter l'effet produit sur cette Parisienne, par la vie en Amérique. Mme Blanc n'était pas une voyageuse banale. Poussée par le motif spécial d'observer et de noter, elle fit le voyage trois fois, toujours seule, de l'Atlan-

tique à Chicago, et décrivit cette ville et son exposition renommée, d'une manière admirable, et raconta bien d'autres choses qui n'avaient pas encore été citées. Depuis 1893, bien des questions, nouvelles alors, font maintenant partie de l'atmosphère naturelle de la pensée ; néanmoins les commentaires de Mme Blanc sont encore instructifs et admirables.

Comme preuve de l'effet produit sur son esprit par la vie aux États-Unis et au Canada, nous avons cinq volumes remplis de détails intéressants. Un de ces livres, qu'elle nomme : *Femmes d'Amérique*, a été écrit, dit elle, pour les Françaises seulement, pour les présenter à leurs sœurs au-delà de la mer. Ces volumes sont tous le résultat d'une observation personnelle la plus assidue.

Le premier livre porte le nom de *Les Américaines chez elles*, dont la note dominante fut qu'un nouvel accord avait sonné dans son expérience. L'individualisme développé en Amérique, est, naturellement quelque chose qui a grandi avec notre croissance et qui a amené des résultats émerveillants, si tranquillement, que c'est à peine si nous nous en sommes aperçus, nous-mêmes. Le fait que tout être humain, homme, femme, ou enfant se crée une place et le droit d'être considéré dans le monde, est une vérité qui n'a jamais trouvé un développement si ample qu'ici, et que maintenant. Trouver tant de femmes qui étaient arrivées à un nouveau sens de la valeur de l'existence, employées pour le service d'autrui, à l'extérieur et à l'intérieur, tout ceci impressionna, naturellement, et cela comme une révélation, une personne qui avait été élevée dans des conditions de vie, tout autres. La charité, la bienveillance, avaient déjà été connues, mais, que le pauvre ait le droit de surnager à la surface, de respirer, de se tirer d'affaires comme les autres, il y avait bien du nouveau dans cela ; et toutes les nouvelles méthodes de travail dans les établissements de collèges, dit *colleges settlements*, dans les appartements, *tenement houses*, dans les écoles pour les enfants défectueux, et dans les milliers de formes différentes dans lesquelles le secours pour les malheureux, se présente aux habitants actuels de l'Amé-